

11- Histoire de la Résistance du Perche Senonchois

Contexte

Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, le 1^{er} septembre 1939, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939. 520 000 français sont évacués des zones frontalières comprises entre la ligne Maginot et l'Allemagne. L'Allemagne nazie envahit la France, la Belgique, le Luxembourg, pourtant neutre, et les Pays-Bas le 10 mai 1940.

Le gouvernement désemparé se replie de Paris à Bordeaux dès le 11 juin. La France est envahie. C'est l'exode vers le sud. Le président du Conseil, Paul Reynaud, est contraint de démissionner. Le maréchal Pétain forme alors un nouveau gouvernement et obtiendra les pleins pouvoirs le 10 juillet 1940. La République est abolie.

le 14 juin 1940, les troupes allemandes défilent à Paris, sur les Champs-Élysées, le 20, ils sont à Brest, le 22 à La Rochelle, à Lyon...

le 22 juin 1940, la France écrasée signe l'Armistice.

Les Allemands mettent en place toute une série de mesures sur le territoire pour limiter la circulation des personnes et des marchandises et le trafic postal entre deux grandes zones délimitées par la ligne de démarcation qui sépare la zone libre où s'exerce l'autorité du gouvernement de Vichy, de la zone occupée par les Allemands. La ligne de démarcation traverse treize départements sur 1 200 km: Ain, Allier, Charente, Cher, Dordogne, Gironde, Indre-et-Loire, Jura, Landes, Loir-et-Cher, Pyrénées-Atlantiques, Saône-et-Loire, Vienne.

La Demarkationsline disparaîtra le 11 novembre 1942, après l'occupation totale de la France.

Les proscrits du régime

Des hommes, des femmes, des enfants, des familles, français ou étrangers, sont pourchassés et persécutés parce que Juifs. Ils seront massivement déportés vers l'Est et exterminés. Très peu survivront.

Près de 76 000 français de confession juive dont plus de 11 000 enfants seront arrêtés et déportés de France, dont 38 000 à Paris, mais aussi des prêtres catholiques.

Les Tsiganes sont internés dans les camps français, les francs-maçons et les communistes, considérés comme "indésirables", sont démis de leurs fonctions au sein de l'administration, pourchassés, arrêtés et internés.

A partir de 1943, les réfractaires du STO entrent dans la clandestinité. Certains rejoignent les résistants également pourchassés.

Senonches sous l'occupation

Lorsque les premiers allemands sont arrivés par le nord de la ville, il y eut de sérieux combats avec les forces françaises. Les chars Somua du lieutenant Supplison ont fait des dégâts dans les rangs allemands. La ligne de défense anti chars mise en place par les français entre Jaudrais et Senonches à la lisière de la forêt a tenu quelques heures les 13 et 14 juin 1940, mais l'absence d'armes lourdes a eu raison des défenseurs de la ville presque désertée par ses habitants.



Des maisons et le clocher de l'église sont détruites par les bombardements allemands.

Les combats sont terminés et une période difficile commence pour la population pour Senonches et ses environs dont le premier souci est de se nourrir car la guerre a désorganisé l'économie locale. On ne trouve plus rien dans des boutiques qui ont fermé les unes après les autres avec les départs en exode. Ceux qui sont restés tentent de vivre en protégeant le peu qui leur reste de nourriture face à des gens affamés qui se sont jetés par milliers sur les routes et qui traversent la ville en direction du sud.

Commence alors le marché noir. Des maisons fermées sont forcées et certains s'y installent pour quelques jours en pillant ce qui reste avant de reprendre la route.

La ville n'est pas sûre et chacun se méfie de l'autre. A la poste, un employé récupère un courrier d'une habitante de Senonches qui écrit à la Kommandantur pour dénoncer le docteur Fournier maire de la ville. Les dénonciations se multiplient contre les maquisards, contre des habitantes patriotes comme Madame Garnier emprisonnée 3 mois pour propos anti allemand, contre des saboteurs de véhicules comme M. David, garagiste ou contre des juifs comme Melle Meyer âgée de 80 ans et qui ne reviendra pas des camps.

Plusieurs dénonciateurs dont les lettres signées avaient été soigneusement laissées en évidence par les occupants à leur départ, furent inquiétés à la libération et certains condamnés.

La forêt n'est pas sûre non plus. Le « Père Guillemain » est abattu par les Allemands alors qu'il braconne avec son fusil ce qui est interdit depuis 1940.

Coté municipalité c'est la débandade, et c'est M. Bizot, adjoint au maire qui prend les choses en main : il rencontre le Préfet Jean Moulin à Chartres et obtient la réquisition de la farine stockée chez les boulangers et la réouverture des magasins.

M. Brard, vieux mitron, reprend du service à la boulangerie Sureau et fait cuire du pain pour les habitants du pays et les 60 malades et blessés de l'hôpital militaire.

La ville passe sous contrôle allemand

Depuis juin 40, il n'y a plus de combats en France occupée. La Wehrmacht et les SS ne se battent plus contre des soldats. Ils administrent le pays qui est entièrement pillé.

La municipalité doit cohabiter avec les Allemands vainqueurs, mais sous leurs ordres : réquisitions d'hommes et de matériel, couvre-feu de 23 h à 7 h, brimades diverses, administration sous contrôle pour toute formalité, gendarmerie aux ordres...

Les occupants s'installent à Senonches : la salle des fêtes, le château de Tardais et quantité de maisons bourgeoises sont réquisitionnées par la cinquantaine d'officiers et sous-officiers qui vont rester à Senonches tandis que la Wehrmacht continue sa route vers le sud de l'Eure et Loir. L'ordre allemand règne sur la ville. Le conseil municipal et la gendarmerie passent sous les directives ennemies. La Kommandantur locale est installée chez Mme Pupil rue Louis Peuret.

Senonches, lieu de détente pour chefs nazis

La présence si nombreuse des forces allemandes n'est pas seulement due au dépôt de munitions. En effet, Senonches intéresse particulièrement les Allemands pour sa situation sur la route de la Normandie et de la Bretagne d'où peut venir le danger anglo-américain, mais aussi parce que situé au cœur de la forêt. Dès 1940, la forêt de Senonches et son prolongement vers La Ferté Vidame est aussi un lieu de détente très prisé pour les dignitaires nazis qui y viennent chasser le gros gibier et passer des soirées fines au Château de La Fresnaye sur la commune de la Puisaye, au Nord-Ouest du massif forestier.

C'est un manoir forestier, ancien pavillon de chasse habité par la famille Ratisbonne depuis longtemps ; un lieutenant membre de celle-ci, figure au monument aux morts de 1914-18 face à l'église de la Puisaye. Jean Ratisbonne, le propriétaire, a été mobilisé comme sous-lieutenant au 8ème Cuirassiers et est prisonnier en Allemagne lorsqu'on lui applique les directives allemandes de rapatriement des hommes chargés des travaux agricoles et forestiers. En tant qu'exploitant, il rentre à la Fresnaye en 1941. Son épouse avait fui en exode avec son fils René en 1940 vers le Loir et Cher et, quand elle rentra, c'était pour constater que les meubles avaient été pillés par des intrus. Il s'agissait probablement de voleurs locaux car on imagine mal les réfugiés se ruant sur le sud de la France avec des équipages sommaires, emporter armoires et fauteuils.



Manoir de La Fresnaye à La Puisaye

Dans la maison se trouve un couple de pâtissiers du Nord de la France réfugiés là et que la famille Ratisbonne va accueillir le temps de la guerre. Joseph et Noelle Brard vont donc faire partie de la famille car ils ont maintenu la propriété en état pendant l'absence des propriétaires, mais d'autres occupants moins souhaités y logent aussi: des soldats allemands et probablement des SS chargés de la haute sécurité des dignitaires.



Herman Goering



Friedrich Von den Lippe



Karl Heinrich Von
Stülpnagel

Dès 1940, Herman Goering, commandant en chef de la Luftwaffe et numéro 2 du régime y séjourne.

M. Lecrocq, garde forestier habitant la maison forestière des Louvetiers sur la route de Senonches à La Ferté Vidame, affirme que Jean Moulin, alors Préfet d'Eure et Loir, a été contraint d'assister à la chasse d'Herman Goering, situant cet évènement à l'automne 1940, période de chasse au grand gibier et avant la révocation du Préfet par Pétain le 2 novembre 1940.

Le général Friedrich Von den Lippe, commandant en Chef du front Nord Ouest en France du 1^{er} décembre 1941 au 30 juin 1943 a établi son PC à St Germain en Laye. Ce militaire de vieille noblesse prussienne, parent des princes de Lippe de Hollande, tient à son statut et, bien que déjà âgé, continue de pratiquer la chasse en forêt.

Il choisit donc le manoir de La Fresnaye comme pavillon de chasse réservé et y place deux soldats en permanence pour garder la résidence et y organiser des chasses. Hartmann est probablement d'origine alsacienne et parle français. Fait-il partie des « malgré nous » enrôlés de force ? Il assure l'organisation des chasses avec son camarade Reuter, gardien de la propriété. Ces deux gardes à demeure sont logés dans une aile et préparent l'arrivée de Von Lippe et de ses invités et gardes personnels.

D'autres dignitaires comme Karl Heinrich Von Stülpnagel, nommé par Hitler commandant du « Gross Paris » le 20 février 1942, viendront chasser le cerf et le sanglier à La Fresnaye. Ce général commandant du Grand Paris, ordonnera l'exécution au Mont Valérien de 31 résistants d'Eure et Loir le 30 mars 1944. Également d'origine prussienne, il sera compromis dans l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944, puis arrêté et exécuté par les nazis à Berlin le 30 août 1944.

Le garde forestier des Louvetiers braconnant avec son fusil, se fait arrêter des mois plus tard par les Allemands. Après une perquisition dans la maison forestière, conduite par un collaborateur de Dreux, les Allemands n'ont pas trouvé les fusils civils cachés sous les fagots mais des pièges à taupes, considérés comme outils de braconnage, et surtout une carabine. Il est conduit au château de la Fresnaye (et non à la Kommandantur !) pour y être exécuté sur le champ. Par hasard, il parle avec Hartmann l'interprète allemand qui est garde-chasse en Allemagne et qui lui obtient la vie sauve auprès des officiers. Il entend l'officier commandant la petite garnison de La Fresnaye appeler au téléphone Karl Heinrich Von Stülpnagel à Paris pour prendre des ordres. Ce soldat en poste à La Fresnaye n'est pas un fanatique et fréquente souvent une famille d'Alsaciens de la Puisaye avec laquelle il aime parler en allemand de la France.

On peut penser que la réception d'officiers de haut rang à Senonches dont Herman Goering indique bien que cette région du Perche est totalement sous contrôle allemand et que le maquis ne peut s'y aventurer, ce qu'il ne tentera pas d'ailleurs, jusqu'à la libération par les troupes US.

Ces dignitaires sont très protégés par leurs soldats SS et l'action de la résistante n'en est que plus difficiles.

Le dépôt de munitions

En 1943, la forêt de Senonches est choisie pour y faire construire par des français un dépôt de munitions gigantesque sous le nom de Camp Gneisenau. Il s'agit d'un véritable site industriel sur plus de 500 hectares de forêt délimité par la route Senonches-Belhomert-La Fizillère. Y sont répartis les explosifs et bombes qui serviront lors de la bataille du débarquement allié.

Les munitions sont réparties dans des cabanes ou sous des bâches et dispersées le long des lignes forestières. Les arbres y ont été rasés sur 50 mètres de chaque côté pour y installer 2500 petits baraquements camouflés qui stockent chacun l'équivalent d'un demi wagon de munitions débarquées en gare de Senonches.

Disséminés sur 562 hectares, cette répartition de ces stocks leur permettra de limiter fortement les dégâts des bombardements massifs et concentrés tels que les pratiquent les pilotes alliés.

L'aviation anglaise a bien du mal à neutraliser ce dépôt à cause de sa taille et de sa répartition. Plusieurs bombardements ne réussiront pas en juin et juillet 44 jusqu'au moment où un homme seul pourra leur fournir les plans détaillés et permettre la destruction le 28 juillet 44.

Des trains entiers de munitions et d'armes arrivent de La Loupe jusqu'à la gare de Senonches où ils sont déchargés sur des camions réquisitionnés qui vont livrer au dépôt. A l'entrée, des soldats ont barré la route et une garnison contrôle toute circulation. Il s'agit d'une zone interdite dans laquelle il faut avoir un ausweis.



Une main d'œuvre réquisitionnée

Trois catégories de personnel travaillent dépôt de munitions de Senonches sous la surveillance des soldats :

- Environ 200 espagnols prisonniers civils pris après leur départ de l'Espagne franquiste,
- Des soldats français nord africains et d'Afrique noire faits prisonniers après leurs combats héroïques en Eure et Loir en 1940,
- Des civils français de la région qui sont soit volontaires, soit raflés et réquisitionnés. Ceux-là sont rétribués.

C'est donc plusieurs centaines de manutentionnaires qui travaillent de gré ou de force au camp de munitions sous la surveillance de presque un millier de soldats qui occupent la ville.

Pour les prisonniers espagnols, quatre baraques de dortoirs sont construites à l'entrée de Senonches et un bâtiment servant de cuisine et de salle de douches. Il n'y a pas de réfectoire et les prisonniers prennent leur repas sur leurs lits superposés. Un dépôt d'essence est construit sur le site.

Les soldats français du 26ème régiment de tirailleurs sénégalais, prisonniers depuis juin 40, sont traités comme des esclaves : peu de nourriture, pas de soins et des conditions de logement dérisoires. Les SS les considèrent comme des « sous hommes », eux qui ont combattu avec vaillance, infligeant de lourdes pertes à la Wehrmacht et dont 50 % des tirailleurs ont été tués ou blessés quand leurs officiers blancs désertaient la bataille. Ils effectuent les tâches les plus dangereuses et les accidents sont nombreux.

Le dépôt de munitions de Senonches est un véritable établissement industriel disposant d'une main d'œuvre facile, de matériel réquisitionné et d'une protection militaire puissante. Un canon antichar est positionné sur le pont SNCF au-dessus de la route de Laudigerie et 3 batteries antichars complètent le dispositif à La Canetterie, à La Moinerie et à Laudigerie.

Une attaque terrestre par les maquis est vouée à l'échec et cette idée est vite abandonnée. Une attaque aérienne est possible mais difficile à cause de la Flak installée à l'étang de Loiseau, à la Serranderie et aux Bassin des eaux.

La ville est sous tension permanente avec le souvenir des destructions de juin 1940 autour de l'église. Les habitants quittent leur maison le soir pour s'abriter hors de la

ville de peur des bombardements alliés. A partir de 1943, de très nombreuses tranchées et des « trous d'hommes » sont creusés dans les jardins où on se précipite dès qu'un bruit de moteur d'avion est perçu notamment autour des HBM (Habitations Bon Marché) proches du dépôt de munitions.

Les trains chargés de munitions stationnent sur la gare de Senonches et les camions de transport sont placés sous les marronniers du champ de foire.

Le dépôt est aussi le lieu d'un petit trafic dangereux qui ne semble pas en lien avec la résistance. Ainsi, un garde forestier de Laudigerie (Picard ou Ricard ?) sort du dépôt avec un chapelet de grenades autour de la taille mais se fait sauter en les manipulant.

Plus tard, Petit Pierre, un jeune de 19 ans qui travaille « aux cuisines des Espagnols » est dénoncé par un couple voisin du dépôt. Il vient travailler le jour avec son vélo. « En cheville » avec les Espagnols, il sort des explosifs dans sa musette. Les Allemands l'arrêtent et le fusillent sur place devant le dépôt. Le couple dénonciateur, qui habitait en bas de la rue de l'école, aurait été exécuté à la libération à Pithiviers selon un témoin de l'époque.

Une cible essentielle pour les américains

Le dépôt Gneisenau subira plusieurs bombardements alliés en 1944. Le 11 juin à 16 h, 72 bombardiers sont à l'œuvre, mais la forêt cache bien les installations et le dépôt fonctionne toujours.

Le 17 juin à 19 h puis le 25 à 15 h, nouveaux bombardements à l'aveugle, sans effet significatif.

Les 4 et 5 juillet, des bombardiers B26 du 39^{ème} bataillon du 9^{ème} Air Force décollent pour bombarder les dépôts d'essence et de munitions. Trois formations et 35 appareils ont pour mission le dépôt de Senonches, un dépôt de carburant à Dreux et la voie ferrée à Conches. Par une erreur de cibles et c'est Dreux qui reçoit 63 bombes de 125 kg et 2 B26 sont abattus.

Le 14 juillet à 11 h, c'est la ligne SNCF qui est touchée entre Senonches et La Framboisière par cinq bombardiers. La Ferté Vidame est aussi touchée par les bombes dans le quartier de la gare. Plusieurs bâtiments sont endommagés et de nombreux animaux dans les prés sont tués.

Le 20 juillet, 85 bombes tombent par erreur sur les prés de la ferme Bizot à La Maladrerie ; le camp est à nouveau bombardé le 24 juillet vers La Fizilière.

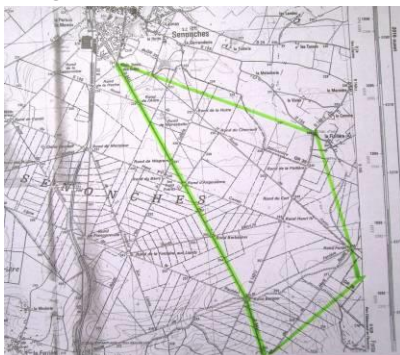
Tous ces bombardements ont peu d'effet sur le fonctionnement du camp de munitions car les pilotes ne possèdent pas les plans précis des installations et les bombes tombent à l'aveugle sur la forêt.

Pourtant, le service de renseignement de la résistance tente d'avertir les alliés. Maurice Gledel, instituteur de Boullaye-Mivoie est agent de renseignement dans le réseau franco-polonais F2, résistant affilié aux FTP. Il adresse un rapport précis sur ce dépôt de munitions le 30 mai 1944 avec une carte sommaire de l'implantation géographique pour le transmettre à Londres. Il précise que par des contacts avec

un des manœuvres du camp, il a pu savoir que cette installation est trois fois plus importante que le dépôt bombardé de Maintenon. Maurice Gledel a été dénoncé par une femme ; arrêté puis très violemment torturé, il a finalement été abattu par les SS.

Maurice Gledel fait partie des FTP (Francs-tireurs et partisans) du groupe Paul (Georges Leger) et ses moyens de communications sont limités à l'inverse des possibilités de Libération Nord qui dispose de matériel adéquat. Par ailleurs, les informations transmises par les FTP sont toujours regardées comme suspectes par le BCRA à Londres (le Bureau Central de Renseignements et d'Action était le service de renseignement et d'actions clandestines de la France libre. Créé en juillet 1940 par le général de Gaulle, désigné sous différentes appellations au fil des années, il sera fusionné en 1943 au sein de la Direction Générale des Services Spéciaux (DGSS)). Son rapport ne sera pas pris en compte à lui seul tant qu'une autre source ne confirmera pas ses dires.

C'est au maquis de la Ferté Vidame que cette confirmation sera donnée par l'arrivée d'Elemer Fischer, un juif hongrois libraire à Paris et réfugié, envoyé par Mme Husson, institutrice à La Lande sur Eure et animatrice d'un groupe de résistance. Joseph Le Noc le rencontre avec de multiples précautions au milieu de la forêt, protégé par ses maquisards du groupe franc dont il est le chef.



Emplacement du dépôt de munitions allemand

Ce 23 juillet 1944, Fischer veut intégrer un maquis combattant. Pour le tester, Le Noc lui assigne comme mission d'entrer au dépôt Gneisenau, d'en faire le relevé des installations et de rapporter les éléments au maquis de La Ferté Vidame.

Deux jours plus tard, c'est chose faite. Il s'est fait embaucher au dépôt et a relevé les informations qui sont transmises à Londres par radio par le capitaine Jérôme Pierre (Gérard Dedieu), agent parachuté sur ordre du général Koenig, chef des forces françaises libres à Londres.

Avec ces informations, le 26 juillet 1944 à 21 h, alors que le dépôt doit être déménagé de façon imminente, les bombardiers anglo-américains détruisent les infrastructures. Un seul résistant clandestin a pu permettre ce résultat là où des centaines de bombes n'avaient pas abouti.

Il est possible que M. Lecroq, garde forestier aux Louvetiers, ait été contacté par Elemer Fischer pour obtenir des renseignements sur les installations du dépôt

Gneisenau. (M. Lecroq témoignera d'un contact avec un résistant sans donner plus de précisions).

En effet, en tant que garde forestier, il est autorisé à pénétrer avec sauf conduit dans l'espace forestier du dépôt. Il en profite parfois pour sortir des grenades allemandes cachées sous son uniforme pour aller « pêcher au gros » dans l'étang de la Bénette.

Les bombes tombent parfois sur les zones habitées ou à la limite de la forêt vers la Fresnaye creusant d'énormes excavations au sol. Une bombe tombe également à 30 mètres de la gendarmerie de Senonches dont le souffle brisera tous les carreaux des logements de gendarmes.

Le 28 juillet à 20h30, une centaine d'appareils alliés lâchent leurs bombes sur le dépôt de munitions, parachevant le dernier bombardement. On comptera deux victimes civiles à Senonches par des bombes égarées de l'objectif. Jules Peigner sera amputé d'une jambe et Michel Buthier, gravement blessé à l'épaule et à la jambe sera conduit à l'hôpital de Chartres.

La résistance

Qu'est-ce que la résistance ?

Le terme « **réseau de résistance** » recouvre toutes les formes d'organisation de la lutte à savoir :

- les maquis comme ceux de Crucey et de la Ferté Vidame,
-
- les groupes de résistants qui sont à la ferme le jour et qui agissent la nuit,
-
- les réseaux de renseignements pour les alliés à Londres,
-
- les réseaux d'évasion pour libérer des prisonniers en France comme à Voves,
-
- les réseaux de récupération d'aviateurs alliés tombés lors des crashes,
-
- les réseaux de noyautage des administrations publiques pour remplacer les collabos à la libération.

La résistance en Eure et Loir est souvent résumée à la présence du Préfet Jean Moulin et aux événements dramatiques qui se déroulèrent à Chartres en juin 1940. Le parcours de cet homme après son passage dans ce département et les responsabilités qu'il assumât, ont construit une image de « premier résistant » qui n'est pas usurpée mais qui cache aussi la réalité de la construction d'un phénomène de masse qui verra plus d'un millier de jeunes prendre en mains le destin du département.

Jean Moulin décide en juin 40 de rester en place et de pourvoir aux besoins gigantesques d'une population apeurée par l'invasion allemande et comprenant des milliers de réfugiés de Belgique et du Nord de la France.

Les habitants partis en exode reviendront vite récupérer leurs biens, parfois pillés par des réfugiés ou même par leurs propres voisins, et commence alors la longue

occupation allemande. Des kommandanturs sont installées à Senonches, à la Ferté Vidame, à Brezolles.

A la Framboisière, il n'y a pas de soldats allemands logés chez les habitants par réquisitions des chambres, ce qui est curieux car dans les autres villes, c'est une pratique assez courante.

De même pour les officiers, pas de réquisitions des grosses maisons bourgeoises du type le "Château de la Framboisière", au contraire, ce bâtiment est occupé par ses propriétaires dont la femme est juive d'origine.

La présence allemande s'y résume aux nombreux passages de convois qui traversent le village situé sur l'axe Senonches-Verneuil sur Avre et au delà, les plages normandes.

Des tranchées et des trous d'hommes sont creusés au bord de la route par des villageois réquisitionnés pour servir d'abris aux soldats craignant les bombardements. Il y a des trous partout, dans le village, dans les jardins et sur la route forestière vers Senonches.

Le 16 juin 40, le maire de La Framboisière décide d'autoriser les occupations de bâtiments, de champs et l'utilisation des animaux errants et abandonnés au profit des réfugiés à la condition qu'ils se comportent avec respect comme s'ils en étaient propriétaires. Cette décision ne fait que valider une pratique fortement entamée par les foules qui fuient vers le sud.

Se pose alors une question :

Faut-il résister à cette armée d'occupation et comment ?

Résister c'est d'abord agir

L'action sera au cœur de ces quelques mois de 1944 où la confrontation avec un ennemi aguerri disposant de forces éminemment supérieures va modifier le cours de l'histoire. La fierté va changer de camp. Le doute et même la peur vont envahir les certitudes des vainqueurs arrogants de 1940 devant les actes de ceux qu'ils appellent les « terroristes ».

A la Framboisière, le nom d'Etienne Achavane, né au village en 1892, fils d'instituteur et ouvrier agricole, habite St Lubin des Joncherets en 1940 et décide de se réfugier vers Rouen où il va saboter les lignes téléphoniques commandant le terrain d'aviation de Boos occupé par la Luftwaffe. Les bombardiers anglais détruiront deux dizaines d'avions et feront 18 victimes parmi les allemands. Dénoncé, jugé et condamné, il est fusillé le 4 juillet 1940, l'un des premiers d'une longue série de martyrs.

Il y aura d'autres actes individuels de résistance comme ceux de Mr Pone, électricien, qui sabote les installations de l'aérodrome de St André de l'Eure en 41 : 3 bombardiers détruits et 13 morts parmi les soldats.

Mais la Résistance ne peut se construire sur des actes isolés et individuels commis par des français courageux qui le paient de leur vie : la Résistance doit s'organiser autour d'objectifs clairs avec des gens sûrs et avec un encadrement strict pour éviter l'aventurisme.

Quelle est l'attitude de la population durant l'occupation ?

Les mentalités vont évoluer : de 40 au début de 43, c'est l'attentisme de la plus grande partie de la population. Globalement, les habitants font confiance à Pétain « pour limiter les dégâts », tout en réclamant le retour des prisonniers de guerre français qui sont dans les stalags et qui manquent à la ferme et aux champs.

Le flot de réfugiés ou de parisiens affamés venant chercher à manger à la campagne va créer le marché noir que l'on appelle ici le troc. La création du marché communal avec priorité d'achat pour les habitants tente de répondre aux abus, mais sans grand succès. Des réquisitions d'animaux, de fourrage et de récoltes sont imposées aux paysans et sont souvent payées au-dessous de leur valeur par les allemands.

Cependant, le pillage des ressources par les allemands, les restrictions et les tickets, la répression vont faire changer les mentalités. Mais c'est surtout la création du STO* en février 43 qui va créer les conditions du refus puis du développement de la résistance armée.

Tous les jeunes nés en 1920, 21 et 22 doivent faire des choix car ils sont tenus de rejoindre les usines en Allemagne sous peine de poursuites et de déportation.

Dans le département, 5000 partiront et on estime à près d'un millier ceux qui se cacheront.

Ils ne rejoindront pas tous la résistance : beaucoup quittent leur région et se réfugient ailleurs, souvent dans des fermes où ils travaillent contre gîte et couvert. Mais pas question de sorties, de contacts ou de petites amies car la feldgendarmarie veille et contrôle les papiers sur les routes comme les gendarmes français d'ailleurs. Après les hommes mûrs prisonniers en Allemagne, c'est la génération suivante qui part au STO* ou en clandestinité. Il n'y a plus de bras pour assurer la production agricole et la pénurie s'aggrave. Le climat est détestable : on se méfie de chacun, il y a des dénonciations de voisins, de femmes contre leur mari, des collabos qui s'enrichissent en trahissant...

Quelques jeunes d'ici comme l'un des fils Buisson, âgé seulement de 18 ans est pris par l'organisation Todt pour aller construire le mur de l'atlantique. Il sera ensuite envoyé en Allemagne alors qu'il est né en 1924 et n'est pas visé par la loi sur le STO. C'en est trop pour certains. Progressivement, la population va basculer de l'attentisme à l'espoir d'une libération.

STO: *le Service du Travail Obligatoire fut, durant l'occupation de la France par le IIIe Reich de l'Allemagne nationale-socialiste, la réquisition et le transfert forcé vers l'Allemagne de centaines de milliers de travailleurs français, afin de participer à l'effort de guerre allemand. L'Allemagne nazie imposa au gouvernement de Vichy la mise en place du STO pour compenser le manque de main-d'œuvre dû à l'envoi des soldats allemands sur le front russe, où la situation ne cessait de se dégrader. De fait, les travailleurs forcés français sont les seuls d'Europe à avoir été requis par les lois de leur propre État, et non pas par une ordonnance*

allemande. C'est une conséquence indirecte de la plus grande autonomie négociée par le gouvernement de Vichy comparativement aux autres pays occupés, qui ne disposaient plus de gouvernement propre.

Près de 650 000 travailleurs français furent acheminés vers l'Allemagne entre juin 1942 et juillet 1944. La France fut le troisième fournisseur de main-d'œuvre forcée du Reich après l'URSS et la Pologne et le pays qui lui donna le plus d'ouvriers qualifiés. Avec ces travailleurs obligatoires (« les requis du STO »), on vit aussi partir en Allemagne des travailleurs volontaires attirés par la rémunération ou voulant faire revenir un parent proche.

Pas traités différemment, ils contribuèrent dans l'opinion, après la guerre, à un amalgame fréquent et injustifié entre requis du STO et volontaires. 250 000 prisonniers de guerre durent également travailler pour le Reich à partir de 1943 après avoir été « transformés » de gré ou de force en travailleurs civils.

Comment rejoindre la Résistance et échapper au STO ?

Il y a plusieurs solutions :

- prendre le maquis directement mais il faut une nouvelle carte d'identité. Les secrétaires de mairie de la Framboisière et de Morvilliers en fabriqueront des dizaines comme beaucoup d'autres maires sympathisants,
- le docteur Biot de La Ferté Vidame opère de l'appendicite les réfractaires qui gagnent ainsi trois mois. Beaucoup de ces futurs maquisards peuvent montrer ainsi une cicatrice. Dans d'autres villes, c'est une fausse hernie qui sera « opérée ».

Les requis STO prennent contact avec les familles de ceux qui sont prisonniers ou qui sont déjà STO en Allemagne. Ces derniers adressent des fausses cartes postales attestant de la présence du requis réfractaire en Allemagne. Les requis prennent un billet de train pour l'Allemagne qui est enregistré comme preuve du départ et fuient ensuite au maquis.

Des groupes se sont constitués à partir de contacts longs et patients entre ceux qui n'acceptent pas l'occupation et la défaite. Ceux-là sont une poignée et agissent avec de multiples précautions. La population du village et des alentours ignore totalement ce qui se prépare dans la clandestinité.

Des précurseurs ont patiemment tissé des liens avec comme objectif celui de créer les conditions d'un combat contre l'occupant.

Jules Vauchey est de ceux-là. Né en 1896, il tient un café à Malakoff en banlieue parisienne tout en étant douanier comme brigadier d'octroi. En 1939, il s'installe comme cafetier à Crucey au café du Nord. Il rencontrera Yvonne Leroic qui tient le Cri Cri d'Or, l'autre café du village et qui deviendra sa compagne de résistance.

Jules Vauchey décèdera à Louvilliers en 1960 et est enterré à la Framboisière.

Vauchey va construire un noyau de gens sûrs pour agir contre les allemands. Cela prendra plusieurs années et au début de 1944, il peut compter sur des gens

déterminés. Un maquis sera constitué au bois de Paradis, puis au bois de la Rue par des jeunes encadrés par quelques anciens comme Vauchey ou Raymond Dive. On y retrouvera aussi Fernand Thierrée, maire de Crucey, Montet l'artificier, l'électricien Albert Marie et son fils, Raymond Renard de l'équipement, Georges Elie et bien d'autres.

Les jeunes affluent. Ils se nomment Jean Rousseau, son frère Robert et son cousin Jacques, Louis Boilly, Gilbert Caillé, Pierre Gaudin, Marcel Thibault, Albert Chauvin, Maurice Pescheux, Georges Lenfant, Robert Monnet, Christian Vieljeux, Roger Angoulvant, le séminariste Joseph Hul, le Grand Charles. A cette troupe s'ajouteront après leur évasion 4 sénégalais, le marocain Abdelkader et l'algérien Zabel, tous anciens soldats français prisonniers depuis 1940 dans la région.

Une foule de réfractaires STO arrive donc aux maquis. Il faut tester leur capacité de discrétion et d'engagement et on les place en ferme pour les tester.

Sur dix, seulement les trois meilleurs seront pris au maquis.

A l'ouest de la Framboisière, un autre maquis se constitue à la Chapelle Fortin en février 44, dans un vieux fournil à Bichon qui sera le poste de commandement et la cache d'armes. Par la suite, trois lieux seront équipés pour accueillir les maquisards en forêt ou dans une ferme. Parmi les 50 jeunes qui composent ces groupes de maquisards de La Ferté Vidame, François Grousseau dit "Popeye" et qui habite la Framboisière, va se distinguer au maquis par sa hardiesse. Il sera même un temps garde du corps du Général de Gaulle lors de son passage à Chartres lors de la libération de la ville.

Comment sont organisés les maquis ?

Raymond Dive est chef de groupe du maquis de Crucey sous la direction de Jules Vauchey où ils sont une quinzaine dans le bois. Il décrit comment chacun cherche à s'abriter pour y dormir : *Chacun recherche le lieu confortable où, sans la broussaille et sans trop de travail, il pourra dormir une nouvelle nuit dans la forêt. Il faut d'abord s'occuper de la litière, constituée à l'origine d'un matelas de feuilles ou de fougères pour faire oublier les cailloux et les racines, et l'on essaye de se préserver du vent et de la pluie probable et aussi contre les regards des visiteurs imprévus. Le camp présente des aspects très différents : hutte indienne ou du castor...*

Plus tard, le camp prendra l'allure d'un véritable camp retranché au bois de la Rue avec des cabanes en bois recouvertes de végétations, tente marabout pour les réunions, réfectoire en plein air, poste de commandement et même prison.

Sans les habitants qui soutiennent les maquis en nourrissant ces troupes de jeunes affamés, et ils seront nombreux, les résistants n'auraient pas pu tenir dans la clandestinité, notamment le couple de charbonniers Tessier à la Rue, la ferme Lefol à la Couvertière, Mme Dejonc au château de Paradis pour le maquis de Crucey et M. Roger épicier de Réveillon, MM Devé et Garnier boulangers pour le maquis de La Ferté Vidame.

Quant au tabac, très rare et prisé à l'époque, des commandos de résistants dévaliseront les dépôts officiels comme ils dévaliseront les mairies pour récupérer des tickets d'alimentation.

Nourris et logés, il faut maintenant former au combat tous ces jeunes qui n'ont jamais fait de service militaire, et leur apprendre le maniement d'armes, le tir, et surtout la discipline et la discrétion. Les liens avec la famille et les amis doivent être revus car toute indiscretion met en péril tout le maquis que la Gestapo et la Milice cherchent à détruire. On ne quitte pas le maquis sans une permission du chef, et si quelqu'un ne respecte pas les consignes de sécurité, une sorte de tribunal se réunit et condamne le résistant.

Comment trouver des armes ?

Au début, ce sont deux ou trois pétoires de 14-18 qui sont le seul armement du maquis de Crucey. A la Ferté Vidame, ils ont reçu quelques mitraillettes STEN fournies par le maquis de Plainville, mais c'est très insuffisant pour agir militairement et les résistants se bornent à saboter les lignes électriques et téléphoniques dont les poteaux sont sciés au passe-partout ou bien ils suppriment les poteaux indicateurs pour désorienter l'occupant sur les routes.

Les armes sont en Angleterre, pays qui ne sait presque rien de la résistance naissante car il n'y a pas de moyen de communication. En France occupée, les postes de radio ont été déposés en Mairie comme les armes de chasse sur instruction de la Kommandantur.

Quelques postes de radio ont été cachés par les maquisards qui écoutent les appels à résister provenant de Londres, mais que faire sans arme?

Les missions de la Résistance

Établir une communication directe avec Londres

En 1943, Jean Moulin, devenu Rex ou Joseph Mercier, coordonne la création de structures permettant cette communication en zone Sud puis en zone Nord.

Des agents français sont formés sous l'uniforme anglais puis déposés en France en civil par de petits avions Lysander. En général, ils sont par 2 : un instructeur d'armes et un opérateur radio avec émetteur.

En Eure et Loir, André Gagnon va créer les conditions des futurs parachutages au sein du Bureau des Opérations Aériennes dépendant des services gaullistes de Londres. Des terrains de parachutages sont choisis méticuleusement : zones dégagées, sans DCA allemande, avec des équipes de récupération, de stockage et de distribution des armes reçues. Dans le secteur, 3 terrains sont choisis : la plaine de La Pommeraie entre La Saucelle et Angennes (terrain Fusain), St Lubin de Cravant au nord de Revercourt (terrain Pastel) et à Digny (terrain Crayon).

Les agents parachutés ou déposés par Lysander apportent avec eux des phrases de reconnaissance codées qui seront annoncées sur la BBC 3 fois dans la même journée, et la nuit suivante, l'équipe doit être sur le terrain de réception, ce qui

suppose un lien rapide et efficace avec les groupes de maquisards. Exemple de phrase :

- pour Digny : « Justine n'est plus dans son box »
- pour la Pommeraie : « tiens voilà du boudin »
- pour St Lubin de Cravant : « tu seras un soldat de marine »

Chaque terrain est doté de plusieurs phrases secrètes que l'on utilisera à chaque parachutage en suivant une liste. Une série de lettres et de chiffres codés suivra la phrase et cela permet aux maquisards de vérifier sur la carte Michelin les coordonnées du terrain annoncé. Les résistants où qu'ils soient, écoutent la BBC aux heures convenues et dès que l'annonce est faite, ils rejoignent le terrain choisi avec attelage et charrettes. Ils se retrouvent à plusieurs dizaines la nuit, souvent sans se connaître, à attendre les avions Halifax qui vont larguer les containers.

Beaucoup de contraintes sont exigées pour la réussite d'un parachutage : il faut une nuit sans nuages, se signaler au sol pour guider les avions (difficile avec les torches électriques réparties en position de flèche) ...

Avec les appareils S Phone et Euréka, tout cela sera amélioré. Ils permettent de communiquer directement avec le pilote bien avant que l'avion soit en vue pour le guider correctement.

Souvent, plusieurs maquis (il y en aura quatre qui sont permanents dans le département) participent ensemble à la réception des lourds containers de 200 kg qu'il faut charrier et cacher de suite.

Les chefs des maquis sont là aussi pour récupérer les valises contenant argent, instructions et denrées rares comme les cigarettes et le café qui seront redistribués. Les parachutes sont enterrés sur le champ et toute trace disparaît tandis que les charrettes comme la vachère de Mary Thibault partent avec leur chargement d'armes pour les répartir entre les groupes de résistants.

Exemple de parachutage :

Le 20 juillet 1944 à La Pommeraie, la nuit est noire et le brouillard s'est levé. Au sol, il y a le capitaine Pierre Jerome (Gérard Dedieu), Jules Divers (Les Chaises), Bonnin et Confais, Raymond Dive et Fernand Montet (Crucey), Anatole (Joseph Le Noc) de La Ferté Vidame et Sinclair (Maurice Clavel), chef départemental de la Résistance. Les groupes de Dreux, Saulnières et Maillebois sont également présents.

Sinclair utilise le « S Phone », appareil de communication directe avec le pilote reçu lors d'un précédent parachutage. L'avion est encore au-dessus de Verneuil sur Avre quand la communication s'établit.

Au sol, un radar démontable (Eureka) est branché sur une antenne mobile qui émet un signal puissant grâce à une batterie et l'avion perçoit le signal quasiment depuis

son décollage en Angleterre. Il n'a plus qu'à le suivre sur son cadran pour arriver au lieu de réception avec une précision de l'ordre de 50 mètres.

Cet appareil est si précieux qu'il a été piégé au montage pour éviter qu'il tombe intact aux mains de l'ennemi.

Sont parachutés des mitraillettes STEN, des fusils mitrailleurs GLEN, des mines anti chars, des grenades, et des crottins avec toute la panoplie des crayons allumeurs. Cependant, les notices sont en anglais que personne ne parle sauf Popeye, d'où la nécessité d'une formation poussée des recrues sans expérience.

La nuit, on entendra parfois des tirs dans les bois autour de La Framboisière ; ce sont les maquisards qui s'entraînent avec leurs instructeurs.

Deux d'entre eux appartenant au SOE* britannique bien que français, sont affectés à l'Eure et Loir. Il s'agit de Robert Bruhl (lieutenant Georges) et de Gérard Dedieu (Jérôme Pierre) qui a été parachuté avec Ginette Jullian (Adèle ou Janistress), opératrice radio qui assurera les communications avec Londres dans des conditions très risquées (les opérateurs radios seront presque tous découverts et fusillés sur le champ par les allemands).

***SOE** : le « Special Operations Executive » (Direction des opérations spéciales) est un service secret britannique qui opéra pendant la Seconde Guerre mondiale (créé en juillet 1940 par Winston Churchill et dissous fin juin 1946), avec pour mission de soutenir les divers mouvements de résistance, au départ ceux des pays d'Europe occupés par l'Allemagne, et progressivement ceux de tous les pays en guerre, y compris en Extrême-Orient.*

Ginette se déplace sans cesse avec ses quartz pour émettre avec un des dix postes émetteurs cachés dans des églises ou chez l'habitant. Le repérage goniométrique est doublé par un avion équipé d'un mouchard que les allemands utilisent jour et nuit. L'opératrice a toujours sur elle deux grenades et un pistolet.

Récupérer les aviateurs tombés

Les combats aériens font des victimes parmi les aviateurs alliés qui tentent dès 1942 de reprendre la maîtrise du ciel à la Luftwaffe. Des bombardements sont programmés sur des installations allemandes, des nœuds routiers ou ferroviaires. Les bombardiers anglais passent au-dessus de Senonches pour aller frapper l'ennemi plus à l'Est. Souvent, au retour de mission, ils larguent l'excédent de bombes sur des zones non habitées comme la forêt de Senonches. Les réservoirs d'appoint en aluminium sont aussi largués en masse, mais ils doivent aussi affronter la chasse allemande qui veille. Ainsi, le 9 décembre 1942, un bombardier anglais est touché au-dessus de la Ville aux Nonains. Les cinq aviateurs périssent lors du crash : le sergent J.H. Carters, les pilotes J.P. Cranstoun et T.F. Saunders, le bombardier W.F. Sibley et l'opérateur B.K. Trubshaw. Ils seront inhumés au cimetière de Senonches. D'autres combats aériens vont se dérouler régulièrement au-dessus de Senonches.

Un bombardier est touché par la Flak de Senonches ou de Chartres et arrive en feu au-dessus de l'étang d'Haron. Les aviateurs sautent en parachute, l'un deux

s'écrase au sol parachute non ouvert. Un pilote saute en parachute entre Gervaine et Tardais.



Joseph Le Noc

Le pilote canadien Harold, comptable à Montréal, arrive à contacter M. Lecroq, garde forestier au rond des Louvetiers qui le cache chez lui. Peu après et malgré l'omniprésence des soldats allemands, il est convoyé vers Senonches où il est caché par l'abbé Corre qui l'emmènera en moto au maquis de La Ferté Vidame et il est remis à Joseph Le Noc. Après quelques jours au maquis, il sera remis aux troupes US lors de la libération de La Ferté Vidame qu'il quittera avec un collègue aviateur récupéré aussi par le maquis.

Passer à l'action contre des forces très supérieures

Autour de La Framboisière, du côté maquisards, on dénombre de 15 à 20 hommes cachés à Paradis bien encadrés et relativement dotés d'armes individuelles et d'explosifs. Du côté allemand, ce sont environ 1000 soldats qui sont cantonnés à Senonches et dans les villages alentour. Ils ont des véhicules blindés, des canons, des armes lourdes et reçoivent des renseignements fournis par les collaborateurs et les services de Pétain.

A la Ferté Vidame, en face de la cinquantaine de maquisards, une brigade de 300 SS spécialisés dans la répression anti-maquis est installée dans le Parc Citroën.

Ce déséquilibre immense des forces conduira la résistance à éviter toute confrontation directe avec l'ennemi et à choisir plutôt les coups de main ciblés. La résistance n'a comme choix que l'attaque surprise, sans aucune bataille frontale, ce qui aurait été un suicide.

Les « terroristes » comme les nomment les allemands, repèrent des objectifs, arrivent en silence la nuit, frappent et s'évanouissent dans la nature. Ils connaissent chaque chemin, chaque bosquet, chaque ferme amie et l'ennemi ne peut les poursuivre, mais si l'un d'eux est pris, souvent sur dénonciation de français, c'est l'exécution immédiate. A Crucey, il y aura quelques blessés au combat mais pas d'exécution tandis qu'à la Ferté Vidame, 3 maquisards de 20 ans seront torturés puis fusillés au Château du Gland en août 44.

Exemple d'une de ces attaques qui s'est déroulé au Pont de Magny sur la route entre Brezolles et la Ferté Vidame.

A cet endroit, les nombreuses colonnes blindées qui remontent vers la Normandie après le débarquement, empruntent ce pont étroit au-dessus de La Meuvette. Les véhicules se suivent et ne peuvent s'y croiser, d'où l'intérêt des maquisards de Crucey pour réaliser une attaque avec les crottins.

Ces engins de la taille d'une boîte de cirage sont de petits explosifs destinés à crever les pneus des véhicules sous une pression de 15 kg. Recouverts de goudron et de terre, ils ressemblent à du crottin de cheval très présent sur les routes de l'époque. *Le 16 juin, Raymond Dive et Raymond Renard (après l'accord de Jules) vont essayer les fameux crottins. A 21h30, ils partent, munitions en poche et mitraillette à la bretelle et parcourent 7 km en une heure et quart.*

Le pont de Magny est un endroit rêvé pour une expérience. Ils y préparent et amorcent leurs pièges que l'un va placer, tandis l'autre guette avec sa mitraillette et tend l'oreille, puis ils montent la garde à tour de rôle... mais tous 2 s'assoupissent. A 3h50, ils perçoivent une 1^{ère} explosion, suivie d'une seconde : une colonne motorisée avec chars légers vient d'étréner leur dispositif. La voiture estafette légère perd deux roues et va se coucher dans le fossé. Les occupants indemnes sortent du véhicule en vociférant des injures et s'empressent autour des blessés dont un officier qui décèdera quelques heures plus tard.

Le reste du convoi arrive. Tous deux se replient à 50 m de là sous des pommiers. Deux autres explosions retentissent et le grincement des chenilles d'une camionnette s'arrête. Puis le passage d'un camion-citerne sur le pont déclenche deux nouvelles explosions. Le poids lourd ne s'arrête qu'après être allé heurter violemment la chenillette. Le vacarme des chars qui arrivent s'enfle puis tout se tait. La colonne est là, arrêtée. Les 2 maquisards s'esquivent et pressent le pas pour être de retour avant le lever du jour.

Les attaques avec des crottins et celles avec des mines de 3,5 kg deviendront fréquentes sur les routes empruntées par les convois allemands. Elles se déroulent loin des habitations pour éviter les prises d'otages et ne donneront lieu à aucune arrestation de résistants. La stratégie s'avère payante pour la résistance.

Cependant, les maquisards ne sont pas à l'abri des dénonciations ou des informations obtenues par la gestapo auprès des résistants arrêtés.

La fin du Maquis

La destruction du maquis de Crucey

Le groupe de résistants fixé à Paradis ou à la Rue se spécialise dans les attaques de convois avec les explosifs placés la nuit sur les routes. Une fois leur effet assuré sur les convois, ce sont les mitraillettes, les grenades et le fusil mitrailleur qui entrent en action, mais si c'est demandé par le commandement départemental, le maquis fait des prisonniers parmi les soldats. Ainsi, le 9 juillet, Silvia Montfort vient à la Rue pour passer cette consigne. Dive et Farjon partent avec le grand Charles sur la route de la Framboisière où deux soldats ont été repérés. Une courte bataille a lieu et les soldats sont désarmés. L'un d'eux résiste et doit être abattu par Dive. Il sera enterré dans le bois de Paradis après avoir été délesté de ses armes et de ses papiers. L'autre est ramené au maquis où il effectuera les corvées pour les maquisards. Il sera libéré par l'attaque allemande du maquis le 25 juillet 1944.

Ce jour-là, à l'aube, 600 à 800 soldats encerclent le bois de la Rue, les chemins et les hameaux alentour. La veille et l'avant-veille, des camions de miliciens sont apparus dans le hameau et ont fait feu en direction du bois en tirant à l'aveugle. C'est donc l'alerte au maquis. Ils sont 15 terrés dans le bois avec leurs armes et se positionnent en hérisson au Nord-Ouest du massif. Le combat est trop inégal et c'est un massacre qui s'annonce. Pendant que Raymond Dive, à l'extérieur au moment de l'encerclement, tente de contourner le bois vêtu de son uniforme de cantonnier, les maquisards décident d'enterrer leur armement et de tenter une sortie par petits groupes entre les patrouilles qui ne peuvent tout boucler compte tenu de l'étendue de la zone.

Avec des outils de bucherons, ils sortent progressivement et se réfugient vers Angennes. Les Allemands ne trouveront rien dans le bois où ils tirent à l'aveugle dans les fourrés où ils progressent. Un maquisard sera touché légèrement par une balle perdue mais tous sont sains et saufs. Le maquis de Crucey déménage alors et continuera les attentats des routes. Plus tard, les cabanes seront réoccupées quelques nuits en fonction des besoins des maquisards.

Comment les Allemands sont-ils arrivés à connaître le lieu du maquis ?

Depuis le débarquement du 6 juin 44, la résistance est présente à Paradis et à la Rue, avec des allées et venues d'hommes jeunes, inconnus des habitants des hameaux, ce qui interroge certains. Dans le café d'Angoulvant à la Rue, certains maquisards s'attardent en bavardages inconsidérés. L'un d'eux qui exhibe sa STEN pour impressionner les clients est sanctionné par le chef du maquis et muté dans un autre maquis.

Le secret, gardien de la sécurité de chacun, est mal gardé et des informations peuvent remonter à la Gestapo de Brezolles.

De plus, le groupe de Crucey est spécialisé dans la récupération d'aviateurs alliés et dans leur convoyage vers les filières du retour en Angleterre. Or ces filières sont infiltrées par la Gestapo et des dizaines d'aviateurs finissent dans les griffes des allemands qui les déportent en grand nombre. Sans le savoir, les maquisards de Crucey remettent entre les mains des allemands, des pilotes et des radios qui se croyaient sauvés. Depuis 1943, les Alliés cherchent à récupérer leurs pilotes pour continuer la guerre aérienne et les bombardements car un aviateur coûte cher à former, cela demande au moins 6 mois et les pertes sont importantes. D'où l'enjeu de ces récupérations et le même enjeu pour les en empêcher côté allemand.

La stratégie des occupants consiste donc à laisser faire la résistance qui récupère les aviateurs avant de les prendre pour les déporter. Il y a bien les attaques des maquisards contre les soldats mais la priorité est la prise des aviateurs tombés.

En juillet 44, les choses vont changer. D'abord, la retraite allemande est sérieusement envisagée car les alliés avancent en Normandie et le repli sur l'Allemagne a été décidé par Haut commandement allemand.

Ensuite survient le 18 juillet, le plasticage du viaduc de Cherizy, c'est-à-dire de la voie ferrée principale pour le ravitaillement allemand de Normandie. L'attentat est

réalisé par la résistance départementale dont les éléments de Crucey comme Montet, Dive ou Popeye qui ont convoyés et posés les explosifs.

Le 24 juillet 1944 une jeune fille d'environ 14 ans est au rond d'Actéon lorsque surgissent plusieurs SS qui l'attachent à un arbre et la violent à plusieurs reprises. A la Saucelle le 3 août 1944, c'est le même crime contre une femme, violée par deux SS cantonnés à Tardais.

Les SS ne se retiennent plus à l'approche de la libération. Les SS ont fait aussi des rafles très ciblées. Dans la nuit du 1^{er} au 2 août 44 avec à leur tête l'alsacien René Richner, ils arrêtent Henri Rossignol à Senonches, 55 ans qui habite la ferme de la Canetterie. On lui fracasse la mâchoire d'un coup de crosse. Jacques Lainé de la Framboisière est aussi arrêté à son domicile de nuit après une perquisition qui n'a rien donné. Il est possible que le poste de radio clandestin bricolé par Rossignol ait été caché à la ferme Lainé. Tous rejoignent la prison allemande des Lisses à Chartres après les interrogatoires au siège chartrain de la Gestapo.

Dix jours plus tard, deux groupes seront formés : le premier est libéré dont Lainé et Rossignol tandis que le second part pour Drancy et les camps de concentration.

Marcel Tessier est également cruellement torturé par 4 soldats cantonnés à la Canetterie et par René Ritchner, probablement alsacien car il parlait très bien le français. Cette troupe faisait partie de la division Von Blomberg.

Tessier est enfermé avec Duroux, un autre supplicié dans une chambre de sûreté à la caserne de la gendarmerie où un gendarme et sa femme leur donnèrent quelques soins malgré l'interdiction de les approcher.

La Gestapo liquide ses dossiers et rassemble toutes les informations pour détruire les groupes de résistance du nord de l'Eure et Loir. Successivement, les groupes de Dreux, Crucey et la Ferté Vidame vont être attaqués par la Wehrmacht :

- Pierre July chef de Dreux est arrêté le 22 juillet,
- le 25, c'est le tour d'Yvonne Leroic de Crucey et le maquis est encerclé à la Rue,
- le 10 août, le maquis de la Ferté Vidame est canoné et détruit tandis que trois maquisards sont exécutés.

Lors de l'arrestation d'Yvonne Leroic, d'autres français sont aussi dans le camion allemand qui les emmènent à la Kommandantur de Chartres comme Pierre July, menotté, direction la prison des Lisses à Chartres. Yvonne est détenue avec Jacqueline Frelat de Nogent le Rotrou qui est agent du 2^{ème} bureau et sera libérée sans partir en déportation ou Mme Dufayet, arrêtée à Boisville la Saint Père qui sera transférée avec Yvonne 15 jours plus tard au Fort de Romainville puis en gare de Pantin 10 jours après pour partir vers Ravensbruck.

Pierre July s'évadera dans des conditions obscures du wagon qui le conduit en Allemagne.

A Crucey les Allemands ont été conduits par July qui a sans doute parlé. Jules Vauchey est caché dans des touffes de dahlias devant le café tandis que les soldats fouillent la maison. Sa compagne Yvonne sera déportée de camp en camp jusqu'en

avril 45 date à laquelle elle rentrera à Crucey avec 37 kg de moins et une santé détruite. Vauchey s'enfuira vers Morvilliers, puis plus loin quand les soldats détruiront la ferme où il s'est réfugié. Les maquisards de Crucey reconstituent leur groupe et continuent le combat pour la libération de Dreux puis de Paris et enfin des poches de l'Atlantique.

Vers la libération

La débâcle allemande

Le 15 août 1944, on entend le canon qui tonne du côté du champ de foire et vers Laudigerie. La ferme Choisnard est en feu et les batteries allemandes postées vers la gare et au pont du chemin de fer viennent d'atteindre un char américain qui explose avec ses soldats.

La bataille pour la libération de Senonches est commencée. Au bout de la ville, la Kommandantur et les SS cantonnés à Senonches depuis 4 ans partent précipitamment en emportant leurs dossiers dont certains contiennent des lettres de dénonciations de « bons français » fidèles à Pétain et collaborateurs des nazis, ainsi que leur matériel sous la protection de fusils mitrailleurs. Les officiers partent ensuite avec leur chargement vers Mesnil Thomas et laissent la ville à quelques groupes de soldats d'arrière-garde.

On estime à environ un millier les allemands qui évacuent Senonches avant l'arrivée des américains de la 5^{ème} division blindée US.

Sur la place du champ de foire, 4 incendies se développent après la bataille et plusieurs maisons sont endommagées. Quelques FFI auraient été présents avec les américains à la fin de cette bataille qui opposa surtout les chars aux canons ennemis. Les résistants, renforcés par des dizaines de tirailleurs sénégalais et d'Afrique du Nord libérés du camp de munitions, prennent alors en mains la gestion de la ville tandis que les premiers éléments américains s'éloignent.

N'importe quel moyen de transport est immédiatement volé par les soldats : rares automobiles, vélos, charrettes attelées...

C'est la débandade de ceux qui voulaient instituer un Reich qui devait durer mille ans !

30 000 soldats américains vont passer à Senonches en de longs convois de GI qui ont combattu sur les plages normandes et dans la poche de Chambois. La rue Louis Peuret les accueille avec une population enthousiaste qui a confectionné en urgence des drapeaux français et américains. Chewing gum, tablettes de chocolat et cigarettes sont jetés des half tracks en échange de quelques baisers de jeunes senonchoises.

Les SS furent les premiers à quitter Senonches tandis que l'armée régulière faisait sauter les vestiges du camp de munitions.

Le dépôt évacué, dont une partie a été minée, saute par décision allemande le 14 août 1944, mais certains explosifs sont neutralisés par les résistants avant l'explosion, le dépôt sera cependant encore le théâtre de drames humains. Ainsi, la

famille Vanier va au rond de la Fizilière pour ramasser des munitions abandonnées après la retraite allemande. Le sol est couvert de poudre car les obus sont démontés pour récupérer un tissu spécial à l'intérieur. Une étincelle et cinq habitants dont trois enfants périssent brûlés vifs.

Le camp des Espagnols change de locataires et près de 2 000 Allemands y sont retenus prisonniers et gardés par les américains. Certains anciens maquisards viennent y régler des comptes avec les nazis.

Les chars allemands partent les uns après les autres le 14 août en soirée alors que 8 avions américains mitraillent la ville. La bataille pour libérer Senonches est violente mais brève. En quelques heures, les défenses allemandes sont neutralisées et l'ennemi perd quinze combattants.

Les soldats nord-africains et noirs qui étaient prisonniers des allemands pour travailler au camp de munitions de Senonches sont regroupés à la Ferté Vidame par le capitaine Trastour, officier de carrière. Il constitue avec ces soldats qui se sont battus en 1940 dans la région, des compagnies franches qui sont aussi renforcées par des volontaires locaux et qui combattront à la libération de Paris.

Le bilan de l'action des maquis de Crucey et de la Ferté Vidame est important : des dizaines de véhicules détruits, quelques chars bloqués et attaqués par l'aviation alliée, plusieurs dizaines de prisonniers, et un grand nombre de soldats blessés ou tués. La résistance apparaît au grand jour le 15 août 44 lors de la libération du département par les américains. Ce sont les maquisards qui prennent le contrôle des villes, la sécurité des habitants et leur ravitaillement en attendant le rétablissement des autorités civiles.

De braves gens s'étant réfugiés dans la plus grande neutralité pendant toute l'occupation prétendent à ce moment au pouvoir politique et se drapent de brassards FFI fraîchement cousus.

Les maquisards doivent alors faire un peu de ménage parmi tous ces arrivistes qu'ils appelleront les RMS (résistants du mois de septembre)

Chacun retrouve le sens de la patrie libérée avec le défilé des troupes américaines lourdement armées. Mais elles ne font que passer car la guerre continuera encore 8 mois. Une fois les chewing gum distribués, la population retombe dans ses préoccupations quotidiennes : réparer les dégâts des batailles et des bombardements, assurer le ravitaillement, rouvrir les commerces...



rue Louis Peuret, 15 août 1944

Premier char US à Senonches

Senonchois accueillant les américains

Le cauchemar prend fin... après les règlements de comptes

Les maquisards sortent de l'ombre et imposent le retour à l'ordre républicain tout en essayant de limiter les règlements de compte et les tontes de femmes. Ils n'y arrivent pas toujours.

Ainsi à la ferme Ansquer de Magny, deux jeunes soldats allemands en fuite avec un camion, tombent en panne d'essence. Ils sont affamés et pas agressifs, perdus dans la débâcle. Chez Ansquer, on n'est pas rancunier malgré les arrestations subies deux ans plus tôt. Les soldats sans armes sont nourris à la table de la famille réunie. Quelques énergumènes plus ou moins liés à la résistance arrivent et les embarquent vers Brezolles où, dans l'échauffement des esprits de la libération, ils sont sommairement abattus dans une ruelle. Ces faits d'armes peu glorieux restent une exception tandis que le gros des résistants est à Dreux avec les chefs pour libérer la ville.

L'heure des comptes approche comme pour le maire de la Framboisière, Mr Riollet, considéré comme collaborationniste et pétainiste. Sur instruction du nouveau préfet issu de la libération, un autre maire est désigné par le conseil au complet le 12 octobre 44, mais en l'absence de Mr Riollet.

Le comité d'épuration de Senonches composé de résistants parfois fraîchement désignés, a demandé à faire le ménage et Mr Robert Hellouard est élu maire.

Fin décembre 44, Mr Riollet réapparaît et tente pourtant de s'imposer pour rester en place, mais de nouvelles élections au printemps 45, mettent un terme à ces tentatives de récupération d'un élu qui aurait collaboré.

Les bombardements

17 Juin 1944 : Bombardement d'un nœud routier et d'un dépôt d'essence à **La Loupe** à 21 h par 54 appareils : 114 bombes, 56 tués, 36 blessés, 92 immeubles détruits, 83 inhabitables et 250 endommagés. 36 des 54 appareils étaient des A-20 Havoc du 410th BG qui visaient le dépôt d'essence allemande de La Loupe.



Centre-ville de La Loupe après le 17 Juin 1944

1er août 1944 : Bombardement du **terrain d'aviation de Chartres** et du **viaduc des "Grands Prés"** vers 14h30 puis 16h10 et 17h45 par des B-17 (dont ceux du 401st BG, du 91st BG et du 384th BG) et les B-26 du 397th BG. De nombreuses bombes tombèrent en centre-ville (St-Chéron, faubourg Guillaume, rue d'Ablis, place Billard, place de la Poissonnerie, rue d'Amilly, rue du Bourgneuf, les Trois-Ponts et le quartier de la Roseraie): 25 tués, 20 blessés, 226 bombes, 90 engins incendiaires, 50 immeubles détruits, 80 inhabitable et 100 endommagés. Trois B-17 furent abattus par la DCA.

1er août 1944 : Bombardement du viaduc de Maintenon par 30 bombardiers quadrimoteurs : 40 bombes, 8 morts et 40 blessés.



2 août 1944 : Bombardement de la **gare de triage de Chartres** à 17h30 par 38 A-20 Havoc du 410th BG qui avaient pour objectif un Pont ferroviaire à Mainvilliers. 5 vagues de 6 appareils et environ 180 bombes. Les bombes tombèrent sur l'avenue de la République, rue de la Mairie et rue de Mainvilliers à Lucé : deux morts, 17 blessés, 40 immeubles détruits, 30 inhabitable et 100 endommagés.

3 août 1944 : Bombardement du dépôt de munitions de **Maintenon** par 10 vagues de 6 appareils vers 16 h : 60 bombes, 8 tués et 42 blessés. Les bombes s'étaient sur une longueur de 3 km. Les B-26 du 391st BG participèrent avec 36 appareils en 6 flight. Leur objectif était un dépôt d'essence à Maintenon.

6 août 1944 : Bombardement du Viaduc de Yerre à la sortie Nord de **Courtalain** par cinq formations de bombardiers américains (B-26 du 391st BG). Une centaine de bombes sont larguées et l'objectif est atteint : le viaduc est coupé en deux endroits.



Courtalain, le 6 août 1944

9 août 1944 : Bombardement de la voie ferrée des Trois-Ponts de **Chartres** à 12h10 par 35 A-20 Havoc du 410th BG: 40 bombes, 5 tués, 17 blessés, 11 immeubles

détruits, 7 inhabitable et 50 endommagés. Les bombes sont tombées rue de Courville, av d'Aligre, rue du Moulin de la Barre, rue d'Illiers, et dans le quartier des Trois-Ponts.



Trois-Ponts (au fond, Hospice Saint-Brice)

La mission du 13 août 1944

13 août 1944 : Bombardement de **Lormaye** : 12 bombes, 9 tués, 10 blessés, 20 immeubles détruits, 17 inhabitable et 30 endommagés.

Le 13 août 1944, la fermeture de la Poche de Falaise commence à s'amorcer (elle durera jusqu'au 19 août 1944) et les généraux américains adoptent la stratégie suivante : ils laissent les britanniques et les canadiens vider la poche de Falaise tandis que leurs troupes terrestres foncent vers la Seine afin de couper les arrières des troupes allemandes.

Le 13 août 1944, le 370th FG (Fighter Group) de la 9ème Air Force a alors pour mission d'effectuer un maximum de reconnaissances et d'attaques aériennes au-dessus de la région comprise entre L'Aigle, Chartres, Dreux et Mantes-la-Jolie afin que le front allemand ne puisse pas être ravitaillé en matériels et en hommes et surtout préparer le terrain pour faciliter une avancée rapide des troupes terrestres américaines vers Mantes-la-Jolie (finalement, la Ferté-Vidame, Dreux, Chartres et Maintenon seront libérés dès le 16 août 1944 par les troupes américaines).

Ainsi, 84 P-38 Lightning repartis en trois escadrons partirent de leur base française de La Vielle près de Carentan pour harceler l'ennemi en mitraillant et en bombardant les convois et installations allemandes. Ce jour-là, un total de sept missions furent effectuées contre des objectifs variés.

Le crash du Lieutenant Baker

Malgré des résultats satisfaisants, il y eut 2 crashes ce 13 août : le 1^{er}, le 401st FG et ses deux pilotes lors de l'attaque du radar de Favières, entre Chartres et Senonches, et le second, dans le parc Citroën de la Ferté Vidame.

Après Favières, le Flight "rouge" poursuivit sa route et attaqua un objectif situé dans la forêt à "St Suzain" (?) près de Chartres (peut-être "Ste-Suzanne", dans l'Eure, près de Breteuil-sur-Iton).

Vers 14h10, ils étaient en train de larguer leurs bombes à fragmentation lorsque, semble-t-il, le Lt Baker libéra la sienne à (à peine) 30 mètres d'altitude (100 pieds). Malheureusement, en explosant, la bombe endommagea le moteur droit de son appareil qui s'enflamma : l'avion devint incontrôlable, poursuivit tout droit puis explosa.



Lieutenant Baker

devant son P-38

Le Lt Eugène Baker fut éjecté de son appareil et son corps gisait à proximité des débris de son P-38 (Nr de Série 43-28749) retrouvé dans une partie boisée du centre d'essai Citroën de la Ferté-Vidame.

À cette époque où le front se rapprochait de la Ferté-Vidame, les autorités allemandes avaient formellement interdit aux civils hommes de sortir de leur maison, afin de limiter les actions de la résistance.

Dès le lendemain 14 août 1944, le corps de l'aviateur fut inhumé par le garde du parc M. Doret et par M. Prognon, à 6 h du matin pour ne pas être inquiétés par les Allemands. Sur sa tombe furent placés son journal intime, une photo d'identité et les restes de billets de banques (x francs en billets de 100, (émission alliée, en partie brûlés). Son revolver fut déposé dans sa tombe.

Un acte de décès fut dressé en mairie le 18 août 1944 (après la libération de la Ferté-Vidame) en présence du docteur local, Odile Jorel précisant : "*Le treize août 1944, 14 h, est décédé à La Ferté-Vidame, Eugène Baker, numéro matricule 0-754048-T43-44AP, aviateur de l'Armée des Etats-Unis d'Amérique -sans autres renseignements-*".



Son mécanicien Paul Golding sur l'aile de son P-38

En janvier 1998, l'Association "Forced Landing" contacta le site Citroën de la Ferté-Vidame pour les informer de la chute possible du P-38 du Lt Baker à l'intérieur de l'enceinte privée du parc automobile.

M. Gendrin, responsable de la maintenance du site confirma l'existence d'une carcasse d'un avion abattu pendant la seconde guerre mondiale. Les employés du site rassemblèrent les débris de l'appareil qu'ils remirent à l'Association. Après identification formelle de l'épave, le mécanicien Paul Golding fut contacté aux USA en avril 1998 qui retrouva la trace de la sœur du Lt Baker, venue en 2002 avec sa famille se recueillir sur les lieux du crash de son frère.

Texte Inspiré du livre « La Résistance en Eure et Loir » éditions Le Petit Pavé, mars 2015, et avec son aimable collaboration et de l'association "Forced Landing".
Texte édité par Les Amis du Perche.